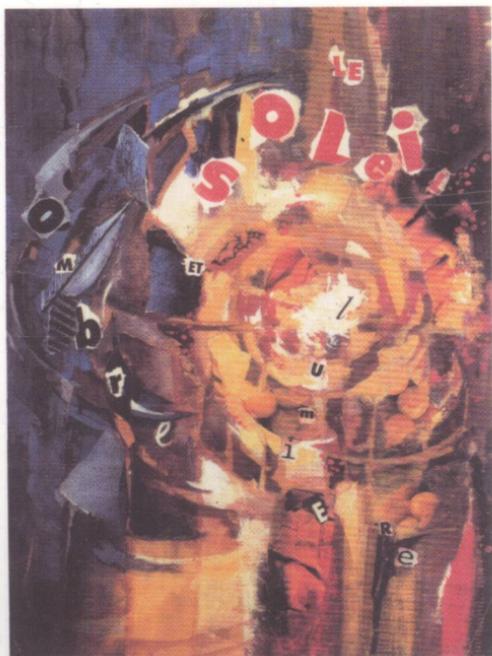


sous la direction de
Martine ABDALLAH-PRETCEILLE
Louis PORCHER

DIAGONALES DE LA COMMUNICATION INTERCULTURELLE



sous la direction de

Martine ABDALLAH-PRETCEILLE

Louis PORCHER

DIAGONALES DE LA COMMUNICATION INTERCULTURELLE

Anthropos

Diffusion : Economica, 49, rue Héricart - 75015 Paris

© Ed. ANTHROPOS, 1999
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et d'exécution
réservés pour tous les pays.

150

TRG 69/03
B186

DIAGONALES DE
LA COMMUNICATION
INTERCULTURELLE

Introduction

LE LONG CHEMINEMENT VERS AUJOURD'HUI

L'INTERCULTUREL S'INSCRIT DÉSORMAIS parmi les savoirs et les pratiques que Roger Caillois appelait magnifiquement "diagonaux". Il circule dans toutes les sociétés, les irrigue, mélangeant les discontinuités et les appropriations, avançant comme une eau qui coule en s'étalant, imposant son omniprésence, et, aujourd'hui sa visibilité. Nul n'est en mesure, dorénavant, de faire comme si le phénomène n'existait pas.

Il est pourtant resté longtemps masqué dans les sociétés contemporaines, comme en témoigneraient les affrontements dont il a fait l'objet durant les années soixante-dix, même si ces affrontements, à l'époque, demeuraient circonscrits à un tout petit nombre de gens parce que les ténors de la pensée comme ceux de la vie politique et sociale, s'en désintéressaient, le sujet n'étant pas considéré par eux comme suffisamment valorisant, digne d'eux ; en somme ce n'était pas un enjeu, du moins pour ceux qui se sont auto-proclamés dépositaires de ce qui est digne de réflexion et de ce qui ne l'est pas. Rien de neuf, au total, dans ces prises de position. Les légitimeurs restent aveugles aux phénomènes sociaux et culturels tant que ceux-ci ne sont pas sources de pouvoir ou de notoriété.

L'interculturel, cependant, n'était pas un objet récent. Dans l'Europe de la fin du Moyen Age, pour parler par anachronisme, et, jusqu'à l'époque classique, les échanges étaient fréquents entre les intellectuels et les clercs de divers pays, sur le ciment de la langue

latine comme langue de la communication savante. Le savoir et la réflexion étaient spontanément internationaux, en tout cas sur le territoire de l'Europe large : que l'on pense seulement à Giordano Bruno, Rabelais, Erasme, etc., qui se déplaçaient sans cesse ; que l'on songe aussi aux multiples exemples de discussions ou de querelles sur des questions théologiques et scientifiques (à travers notamment la biologie et la physique de ce moment-là).

C'est exactement l'équivalent de ce qui se passe aujourd'hui dans la mise en place des réseaux mondiaux qui relient tous les chercheurs de la planète sur un sujet donné. Les cohortes sont plus nombreuses désormais parce que les recherches sont devenues plus collectives, mais le processus est semblable, et cet interculturel-là donnera lieu, à coup sûr, à des travaux spécifiques dans les années qui viennent.

L'ouverture du monde a atteint les milieux populaires plus tard, et il est probable que le grand tournant, dans cette affaire, a été pris à travers la politique, d'abord militaire, de Napoléon. C'est lui qui, bon gré mal gré, a transporté dans toute l'Europe (sans oublier l'Égypte) les conscrits, c'est-à-dire les jeunes gens du peuple, donnant à ceux-ci l'occasion de se frotter à d'autres cultures, de se décentrer, d'apprendre la mixité puisque les troupes étaient composées sans tenir compte des nationalités d'origine des soldats. Ceux-ci, dans ces conditions, découvraient d'autres pays, d'autres manières de penser, d'autres façons de vivre.

La société française s'en est trouvée puissamment bouleversée, les soldats revenus de guerre apportant avec eux l'altérité, l'hétérogénéité, la diversité et inscrivant ces nouvelles valeurs dans les pratiques, ou, au moins, dans les discussions quotidiennes. L'étranger était entré chez nous, nous étions entrés chez lui, et la mixité qui en résultait, même si elle n'était pas toujours pacifique, dégageait une fécondité exactement séminale, porteuse de l'avenir, inscrivant le long terme dans le court terme.

Le phénomène des travailleurs saisonniers, au XIX^e siècle, (les fameux maçons de la Creuse par exemple), relaiera ce mouvement, développant de véritables migrations intérieures, mélangeant les provinces et Paris, les ruraux et les citadins, par une sorte d'aller et retour culturel qui a profondément transformé le réseau national, enrichissant à la fois le sentiment d'appartenance à une nation et celui d'enracinement dans des cultures locales patrimo-

niales, identitaires, spécifiques. L'interculturel a conquis sa deuxième dimension, que l'on pourrait appeler intra-nationale et régionale simultanément.

Et puis il y a eu le séisme social crée par la naissance du chemin de fer, qui a littéralement fait éclater les isolats qu'étaient les villages en organisant entre eux comme une circulation sanguine qui les irriguerait tous, bouleverserait leur identité, sans pourtant que les différences et la conscience des différences en soient pour autant supprimées. De nouvelles appartenances se construisent avec leurs solidarités et leurs oppositions, leurs échanges en somme¹. L'ego et l'alter ego, le fait que je suis un ego et un alter ego, que l'autre soit aussi un alter et un ego, que je suis toujours l'autre de l'autre sans cesser d'être moi et sans que lui cesse d'être lui, que nous sommes donc à la fois identiques et distincts, apparaissent, ainsi de manière relativement rapide. L'évolution des mœurs, des manières de penser et d'agir, s'accélère et se tisse comme un réseau parallèle à ceux du rail qui innervent, en peu d'années, la France entière jusque dans ses plus minces villages.

Les villageois immobiles depuis des siècles découvrent qu'ils peuvent bouger pour peu d'argent (même si c'est le plus souvent sur de très faibles distances), qu'ils peuvent rencontrer des inconnus, et, justement, "faire leur connaissance", et que, donc, il leur est loisible d'échanger, c'est-à-dire de commercer, certes (l'enjeu pour eux le plus important), mais aussi de parler, d'observer, de découvrir des références tout en en proposant aux autres. Chacun acquiert, au sens propre, une position interculturelle. Le métissage géant ne s'arrêtera plus, et ira même en s'amplifiant de manière démesurée par le développement des moyens de transport et des médias au vingtième siècle. Nous sommes aujourd'hui tous dotés d'une identité à deux composantes majeures: l'international et le patrimonial, le changement (avenir) et l'héritage, la transformation et l'appartenance, la planète et le pays, la "proximité du lointain" (Heidegger).

C'est pourquoi les enjeux de l'interculturel sont devenus tellement aigus. Ils tissent notre identité, celle que nous ressentons et celle qui nous est conférée de l'extérieur (les deux étant, à l'évi-

1. Thabaud R., *Mon village*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1982.

dence, fortement liées). Il n'est plus possible aujourd'hui de se rendre aveugle aux cultures multiples et pourtant puissamment identifiées. L'interculturel s'est imposé, non pas comme une réponse (qui serait le dogmatisme même) mais comme une interrogation partout et à chaque instant présente. L'interculturel est, désormais, notre vie, obscur et clair comme elle, à construire comme elle, à inventer dans les luttes comme elle.

PREMIÈRE PARTIE

A travers la quotidienneté

Chapitre I

LA COMMUNICATION INTERCULTURELLE, DU CLICHÉ À L'ÉNIGME

Martine Abdallah-Pretceille

*Professeur (Centre International d'Etudes Pédagogiques,
Paris III)*

"Si vous souhaitez admirer un effet japonais, gardez-vous de partir pour Tokyo comme un simple touriste ; restez ici, absorbez-vous dans l'étude de certains artistes nippons, puis quand vous serez pénétré de leur style et que vous aurez adopté leur mode imaginaire de vision, allez un après-midi vous asseoir dans le parc ou faire un tour à Piccadilly ; si vous n'y découvrez pas un effet parfaitement japonais, vous n'en trouvez nulle autre part."

(Oscar Wilde¹, 1891)

"L'effet que produisent sur moi l'art et la littérature japonais est un mélange. Tantôt j'ai le sentiment que ce que je lis se déroule sur une autre planète, et parle d'une espèce qui vient d'être découverte. Tantôt, j'éprouve le même sentiment que j'ai eu avec la Chine : que tout cela m'est connu, que ce que je vois, entends, ressens est l'expression même de l'homme originel, la plus humaine qui soit, la plus universelle de toutes les races de la terre."

(Henry Miller², 1960)

1. Wilde O., *Intentions*, Paris, Stock, 1997 (Ed. Or. 1891), p. 85.

2. Miller H., Préface à *Deux amours cruelles*, de Junichiro Tnaizaki, Paris, Stock, 1994 (Trad. du japonais, Ed Or., 1956).

DEPUIS LONGTEMPS DÉJÀ et les réflexions d'Oscar Wilde en 1891 et d'Henry Miller en 1960 en témoignent largement, une des questions centrales de la littérature comme de la philosophie est celle de l'altérité, question qui redouble d'intensité quand on la conjugue avec celle de la diversité culturelle. L'Autre et l'ailleurs nourrissent les fantasmes, les espoirs, les illusions, les enthousiasmes mais aussi les déceptions, les rejets, les désillusions et les rancœurs. Niée systématiquement au nom de l'universel, ou au contraire hypostasiée au nom de la différence, la culture est au cœur d'enjeux historiques, sociaux, idéologiques, affectifs, symboliques..., etc. En tout état de cause la question n'est pas neutre et ne laisse personne indifférent.

Dans des sociétés marquées structurellement par la diversité et les contacts culturels, la complexité de la communication est exponentielle à la pluralisation du tissu social. Dès lors, il devient difficile d'évaluer la part de la culture dans la communication. Entre une surpondération et une dévalorisation, on peut légitimement s'interroger sur son poids dans la production du lien social et donc dans les malentendus et les dysfonctionnements.

Nous tenterons, dans un premier temps, à travers quelques exemples de la vie quotidienne¹ pris dans des contextes variés, de démontrer que le facteur culturel n'a paradoxalement pas une grande portée significative et que son poids dans le bon ou le mauvais déroulement de la communication est relativement faible. Il produit tout au plus des malentendus vite relevés si la relation entre les protagonistes est bonne et s'ils acceptent d'en parler. Le dysfonctionnement culturel se caractérise, par rapport au malentendu, par une rupture relationnelle. Ce n'est pas seulement l'échange qui est perturbé mais surtout, et essentiellement, la nature même de la relation. Dans cette perspective, on mettra en évidence, le fait que la culture a une valeur argumentative qui va bien au delà du contenu informationnel du message. Plutôt que de s'attarder sur les incidences des facteurs culturels sur la communication, on centrera alors l'analyse sur les conditions et les modalités de l'usage de la culture à des fins de communication.

1. Ces exemples ont, en partie, été fournis par des étudiants du DEA de communication interculturelle. Qu'ils en soient ici remerciés.

SIGNES CULTURELS ET MALENTENDUS

L'approche sémiotique de la culture s'appuie sur des signes et sur une analyse par code et décodage avec son lot d'erreurs et de malentendus. On explique souvent les déboires et les difficultés de communication entre des individus et des groupes appartenant à des cultures différentes, par de mauvaises interprétations ou par la méconnaissance des signes culturels. Une communication réussie se résumerait alors à une bonne maîtrise des signes linguistiques mais aussi des signes culturels. Les connaissances culturelles constitueraient dès lors, des prérequis à toute communication. Pour bien communiquer avec des Allemands, des Japonais, des Australiens, il faudrait dans cette perspective, bien connaître les cultures, allemande, japonaise et australienne... Les quelques exemples qui vont suivre nous permettront d'invalider une telle conception de la communication à partir de critères fonctionnels et mécaniques : pour que ça marche, il suffirait de maîtriser les ingrédients linguistiques mais aussi culturels.

Une étudiante polonaise raconte sa mésaventure dans une famille française à qui elle rendait visite :

"Je sonne à la porte, la porte s'ouvre, on échange des salutations et, avant de passer au salon, j'enlève mes chaussures. Mes hôtes ont l'air étonné. J'attends qu'ils me proposent des pantoufles. Ce n'est pas le cas, je passe au salon. Durant la soirée, ils me demandent à plusieurs reprises si je ne veux pas remettre mes chaussures. Je ne comprends pas. A la fin de la soirée, on sent le besoin de s'expliquer."

Cette étudiante conclut en disant que cette situation a été pour elle plus humoristique que douloureuse car elle sentait que ses hôtes étaient à mille lieues de la juger. Ils voulaient juste comprendre. En effet, en Pologne, en arrivant dans n'importe quelle maison, on enlève d'abord ses chaussures. Les raisons de cette habitude sont simples : pour respecter le ménage de la maîtresse de maison car les rues en Pologne sont très sales, et aussi pour mettre les invités à l'aise. En général, les personnes qui accueillent proposent "des pantoufles pour les invités" afin qu'ils se sentent chez eux. Par contre, le fait de ne pas se déchausser peut être interprété comme incorrect.

Une autre étudiante, coréenne, note elle aussi l'importance liée au fait de se déchausser mais la signification est différente. Elle indique qu'en Corée quand on entre dans un appartement tout le monde doit se déchausser et surtout dans la chambre à coucher. Elle précise, par ailleurs, que dans une famille franco-coréenne qu'elle connaît, ce point fait souvent l'objet de litige. Quand le mari, qui est français, entre à la maison en saluant sa famille, il garde ses chaussures. La première réaction de sa femme qui est coréenne, c'est de lui demander d'enlever ses chaussures. Quant aux enfants, en présence de leur mère, ils se déchaussent, alors que pendant son absence, ils les gardent souvent. Ce problème de chaussures est présent depuis 13 ans, c'est-à-dire depuis leur mariage.

Ces deux exemples suffisent à mettre en doute le caractère absolu et spécifique des traits culturels. Dans les deux situations, rien ne permet de dire qu'il y a eu ou qu'il y aura conflit du fait de la méconnaissance ou du non respect du code culturel. En tout état de cause, il n'y a pas de rupture relationnelle. Quelques explications et une légère mise au point suffiront à lever l'ambiguïté.

Les deux exemples qui suivent, pris dans des contextes pluriculturels à plus d'un titre, démontreront aussi qu'on ne peut pas imputer systématiquement les dysfonctionnements communicationnels à l'appartenance culturelle des locuteurs. Certes, il y a momentanément brouillage dans les échanges de significations mais des explications simples ou une bienveillance permettent rapidement de rétablir la communication.

"Mischa, étudiant russe fête son anniversaire. Ne le connaissant pas très bien et voulant lui faire un cadeau, je lui ai demandé de me donner quelques idées. Avec un grand sourire, il m'a répondu de ne pas m'inquiéter puisqu'il avait préparé des lettres d'invitation avec un plan et le cadeau qu'il attendait de chaque personne. J'ai été très étonnée de ses projets (demander des cadeaux) mais finalement cette solution m'arrangeait et rompait avec le protocole de « fausse politesse ». Lorsque je reçus mon invitation, il était indiqué « une lotion pour les dents ». La marque, le prix et le magasin où je les trouverai étaient aussi indiqués. Je pris cela pour une plaisanterie et j'en parlais à une amie polonaise qui devait offrir un tube de dentifrice et deux brosses à dents avec les mêmes

indications. Nous avons longuement réfléchi. Elle n'était pas convaincue que c'était une plaisanterie. Le doute s'installait. Après maintes réflexions, je préférerais penser qu'il se moquait peut-être de moi, plutôt que de risquer de le vexer en ne suivant pas ses instructions. Se posa ensuite la question du papier cadeau « on n'offre pas un cadeau, sans papier cadeau », mais mettre une lotion pour les dents dans une pochette scintillante me paraissait dérisoire, voire déplacé ! Je le fis quand même. Le soir de l'anniversaire, tout le monde donna ses cadeaux. Mischa parut réellement ravi à la vue de la lotion et je n'ai jamais su s'il nous avait demandé cela pour nous mettre à l'aise sachant que nous n'avions pas beaucoup d'argent ou si cela correspondait à ses attentes. Je sus, par contre, que mon emballage appartenait à d'autres habitudes culturelles. C'était le seul."

Une étudiante française en séjour en Allemagne où elle fréquente beaucoup de Russes et de Polonais raconte.

"L'un de mes amis me téléphone pour m'inviter à fêter, au restaurant, son nouveau travail. A son intonation et à ses allusions, j'en déduis que je devais soigner mon apparence pour cette occasion. Au rendez-vous fixé, je vis que j'ai eu tort. Arrivés au restaurant, jusque là tenu secret, je compris que nous dînions chez « Pizza Hut ». Je me sentis un peu ridicule de m'être habillée de la sorte pour un tel endroit. Ma déception augmenta à la vue de la carte et des tarifs. Je connaissais plusieurs petits restaurants où l'on mangeait bien mieux et moins cher. Tout le monde paraissait enchanté. J'étais étonnée de cet enthousiasme mais ne dis rien. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris grâce à une amie française qui revenait de Russie que « Pizza Hut » est un endroit très prisé par les jeunes à St Petersburg. Tout venait, donc d'une différence de représentation : un endroit jeune et à la mode d'un côté, un restaurant rapide et non gastronomique de l'autre."

On pourrait multiplier ainsi les situations où les codes culturels ne sont pas partagés. Peut-on en déduire, pour autant, qu'ils sont à l'origine des différends et des mésententes ? Peut-on aussi dire, par exemple, que l'inversion des gestes signifiant « intelligent » et « idiot » entre la France et les Pays-Bas est fondamentale. En effet, quand les Néerlandais tapotent leur index sur le côté de la

tête, ils veulent signifier l'intelligence, alors que les Français soulignent par là la sottise ; inversement, tapoter le milieu du front signifie en France « il n'y a rien la dedans », et marque la sottise aux Pays-Bas.

Les liens entre culture et communication ne sont pas à comprendre ni à partir d'une analyse de type déterministe, à savoir l'influence de l'appartenance culturelle sur les modalités communicationnelles, ni à partir d'une analyse sémiotique qui en restant au niveau du processus codage/décodage ne permet pas d'expliquer les dysfonctionnements relationnels mais tout au plus des malentendus superficiels qui peuvent être levés facilement.

VALEUR ARGUMENTATIVE DE LA CULTURE

De même que les échanges linguistiques ne sont que le reflet d'enjeux symboliques qu'il faut comprendre au-delà des mots¹, l'hypothèse que nous formulons est que les appels, les allusions à la culture dans la communication sont aussi porteurs de sens et d'enjeux qu'il convient de comprendre et d'interpréter.

Une série d'exemples nous permettra d'illustrer notre propos.

"Durant la période de tension entre la France et l'Algérie au début des années quatre-vingt dix, le chef du F.I.S. (Front Islamique du Salut), interviewé à la télévision française, prenait soin de s'exprimer en arabe alors qu'il savait parler français."

"Abdel et Mansour sont deux frères de nationalité française et d'origine algérienne. Ils ont respectivement 25 et 28 ans, et sont aussi différents que possible : Abdel est petit, fluet, arrogant, bavard, bruyant, gouailleur, « macho », parfois voleur et menteur, tandis que Mansour est un géant doué d'une force physique impressionnante, presque muet, discret, impassible. Il réprouve en privé certains agissements de son frère, tout en lui témoignant, en privé comme en public, une admiration sans borne. Il le dit « fidèle à sa race »...

1. Bourdieu P., *Ce que parler veut dire. Economie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.

Abdel et Mansour sont tous deux magasiniers dans une petite entreprise. Ils s'occupent de la gestion du stock, de la préparation des commandes pour les clients de la vente par correspondance, ainsi que de la réception des colis. Mais les relations d'Abdel avec la direction sont tendues. Non qu'il fasse vraiment mal son travail, mais il est toujours « limite » et ses méthodes ne plaisent pas à tout le monde : la musique arabe à fond dans l'entrepôt, les coups de téléphone personnels où on hurle en arabe des choses qu'on préfère de toute façon ne pas comprendre, les remarques en arabe dans le dos des chefs, le désordre quotidien dans les réceptions et les livraisons, les bouteilles d'alcool qui se vident derrière les rayons, et les petits trafics... tout cela n'est pas pour plaire à la direction. Certes, le travail finit par se faire, mais il est difficile de compter sur lui pour une date précise, et ce ne sont pas les justifications qui manquent.

Un jour, le dirigeant de l'entreprise, lassé de faire de temps à autre des remarques « fermes mais courtoises » s'est mis en colère. Abdel était arrivé une fois encore en retard, mais à cause de lui, une livraison extrêmement importante avait dû être retardée. Le conflit a été violent, Abdel refusant totalement toute marque d'autorité, essayant de hurler plus fort que son chef, prenant tout le monde à parti, inventant des excuses toutes aussi invraisemblables les unes que les autres. L'incident s'est terminé par une « punition » pour Abdel, privé de samedi pendant un mois !

Abdel est donc venu travailler le samedi, en traînant les pieds. La mesure n'était pas populaire, car elle obligeait l'un des responsables du site à venir également le samedi pour « surveiller » Abdel, selon la demande du chef d'entreprise. Le mois passa. Tout rentra dans l'ordre, Abdel semblait même avoir profité de la leçon puisqu'il venait un peu plus tôt dans la matinée...

Quelque temps plus tard débutait le Ramadan. Mansour le faisait chaque année, sans rien dire, Abdel, jamais (il avait déjà du mal à cesser de boire une journée entière, oubliait systématiquement la prière sous prétexte que ce n'était pas compatible avec les « habitudes culturelles des Français » et... avait très bon appétit). Mais cette année là, il envoya un cour-